

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

Publication Hebdomadaire Illustree, paraissant tous les samedis

VOL. I. No 11

MONTREAL, SAMEDI, 17 AOUT, 1895

LE No 5 CENTS

LES
D
R
A
M
E
S
D
E
P
A
R
T
I
S



R
O
G
A
M
B
O
L
E

DEUXIEME PARTIE

LE CLUB DES VALETS-DE-COEUR

L'ILLUSTRATION POPULAIRE,

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTREE,

Paraissant tous les samedis délivrée le Jeudi dans les dépôts.

Abonnement : un an.....\$2 50
SIX MOIS..... 1 25
le numéro..... 0 05

LE SYNDICAT MONT-ROYAL,

Editeur et Propriétaire.

N. B.—Nous ne mettons aucuns titres ni dates dans le texte afin de ne pas nuire à ceux qui desireraient le faire brocher ou relier. Nous brocherons gratuitement tous les six mois des copies parues à tous ceux qui nous les feront parvenir.

C'est une occasion unique d'enrichir votre bibliothèque de magnifiques volumes illustrés, chaque volume de 605 pages et 78 magnifiques gravures.

Pour les annonces s'adresser

Bell Tel. 6256

Aux Editeurs,

968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

Voici les principaux Chapitres qui figurent dans ce chef d'œuvre.

L'Heritage mystérieux.

Le Club des Valets de Cœur.

Exploits de Rocambole.

La Revanche de Baccarat.

Chevaliers du clair de lune.

Le Testament de Grain-de-Sel

Résurrection de Rocambole.

Dernier mot de Rocambole.

Les misères de Londres.

Les Démolitions de Paris.

La corde du Pendu.

Le Retour de Rocambole.

AVIS

Nous expédierons les premiers Nos. à tous ceux qui nous feront parvenir leur adresse, soit par carte Postale, ou par Téléphone, à raison de 5 cts le numéro.

TEL. BELL, 6256.

Bureau 968 Rue Ontario

MONTREAL.

Arthur Robinault,

FERBLANTIER, PLOMBIER, COUVREUR

X X X X ET X X X X

Poseur d'appareils a gaz, X ✕ X

X ✕ X Et a eau chaude, Etc., Etc'

Toutes commandes exécutées avec soin et promptitude, et à prix très réduits.

223B AVENUE PAPINEAU,
MONTREAL.

L. ROY,

PHOTOGRAPHE,

1162 RUE ONTARIO,



SPECIALITES :

PORTRAITS ZINC

PORTRAITS CABINETS

PORTRAITS C. D. V.

PORTRAITS MONTELLO

Agrandissements de tous genres en photographie

N. B.—M. Roy se charge de faire toutes ouvrages en photographie, avec soin, promptitude et à des prix modérés.

UNE VISITE EST SOLLICITEE:

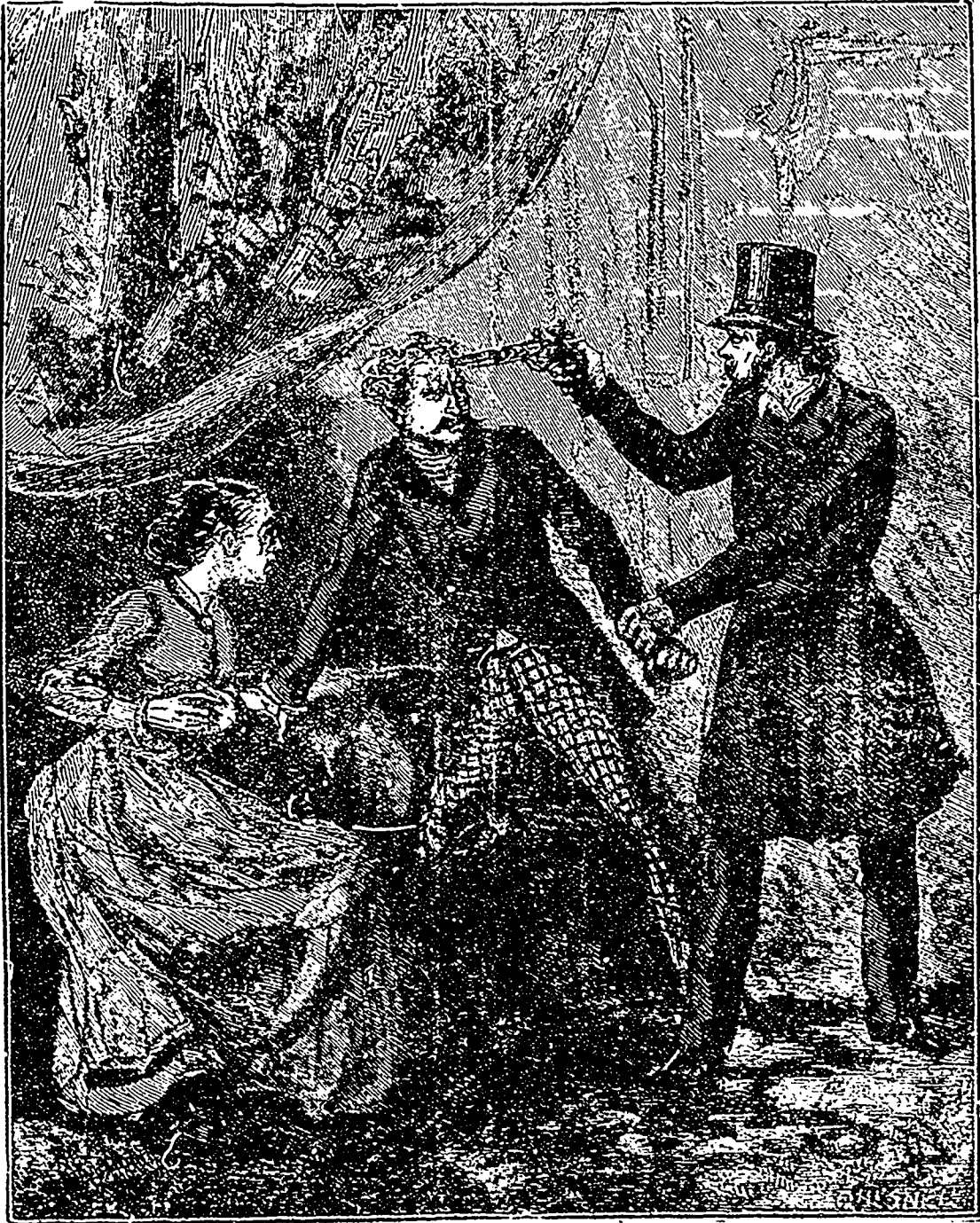
DEMANDE

On demande deux apprentis compositeurs d'une couple d'années d'expérience.

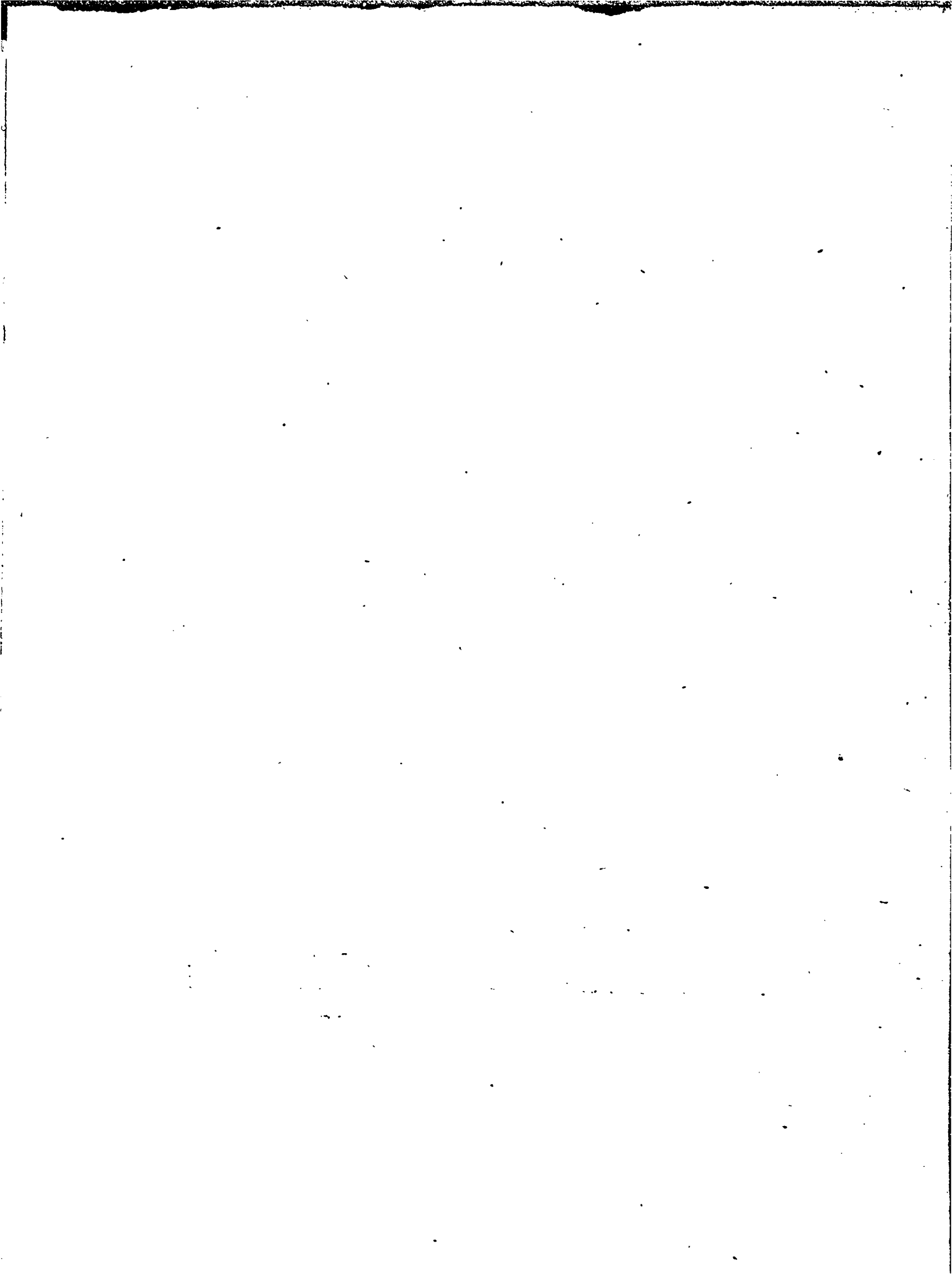
S'ADRESSER A

L'Imprimerie du Syndicat Mont-Royal

968 Rue Ontario.



A genoux, dit-il, à genoux, misérable, tu vas mourir



Le comte avait créé dix chevaux en route, et bien que sir Williams eût cinq heures d'avance sur lui, il l'avait constamment suivi, ayant de ses nouvelles à chaque relais de poste, et il n'avait perdu ses traces qu'à la barrière d'Enfer.

Mais il était persuadé, du reste, que sir Williams s'arrêterait rue Bouffon, Léon l'attendait à l'hôtel.

Sur un ordre du comte, l'ouvrier courut aux Champs-Élysées et se cacha dans les environs du petit hôtel du baronnet.

Léon aperçut en passant la chaise de poste encore toute poudreuse du voyage.

Puis il vit sortir Rocambole et il le suivit. Le vaurien monta l'avenue des Champs-Élysées, traversa la place de l'Arc-de-Triomphe, prit un fiacre et dit au cocher :

— Mène-moi à Bougival.

Léon le suivait toujours, il entendit très distinctement ces mots, et tirant un petit carnet de sa poche, il en arracha un feuillet et écrivit à la hâte un mot sur son genou au crayon et le donna à un commissionnaire qui le porta à l'hôtel de Kergaz.

Dans ce billet il disait : " Rocambole va à Bougival, je ne le perds pas de vue ; trouvez-vous le plus tôt possible sur la chaussée, en face de la machine de Marly. Des armes ne seront point inutiles peut-être."

Et tandis que le commissionnaire se hâtait de porter cette lettre, Léon Rolland continua à suivre Rocambole, prenant pareillement un fiacre et donnant l'ordre au cocher de ne point perdre de vue celui qui le précédait.

Seulement à Rueil, il mit pied à terre et continua sa poursuite en courant à toutes jambes. La nuit était assez sombre lorsque le fiacre de Rocambole atteignit Bougival.

Là, le vaurien imita Léon, et mit pied à terre. Seulement, au lieu de renvoyer son cocher, il lui enjoignit de l'attendre.

Léon le suivait toujours.

Rocambole s'engagea dans l'unique rue qui monte de la chaussée à l'église, prit un sentier détourné, s'enfonça dans un chemin creux et pénétra dans la mystérieuse villa où Jeanne était prisonnière par la petite porte du parc.

Obéissant à un premier mouvement, Léon allait continuer à le suivre et y pénétrer avec lui.

Un pressentiment l'avertissait que Cerise était là.

Mais heureusement la réflexion vint à son aide ; il se prit à penser que pénétrer dans la villa serait peut-être tomber dans les mains d'ennemis inconnus qui s'empareraient de lui, et lui ôteraient ainsi tout moyen de communication avec Armand.

Il s'arrêta et se dit que, sans doute, Rocambole ressortirait, et qu'alors il en aurait meilleur marché.

Et Léon Rolland se coucha en travers du chemin, après avoir ouvert un grand couteau périgourdin qui se transformait en poignard lorsqu'on avait tourné une petite virole en cuivre qui l'empêchait désormais de fermer.

Il attendait, l'oreille tendue, l'œil ouvert dans les ténèbres ; une heure s'écoula, un bruit se fit.

C'était la petite porte de la villa qui se rouvrait.

Léon Rolland ne bougea point.

Rocambole sortit et se prit à redescendre le sentier ardu qu'il avait gravi tout à l'heure.

Ce fut alors que Léon se leva tout à coup, se précipita sur lui, l'étreignit dans ses bras nerveux et lui appuya son couteau sur la gorge.

Rocambole voulut se débattre et crier au secours.

Mais il sentit la pointe du couteau effleurer sa gorge ; Léon lui dit froidement :

— Si tu dis un mot, si tu penses un cri, je te tue comme un chien.

Et l'ouvrier, qui était d'une rare vigueur, renversa le vaurien sous lui, lui appuya son genou sur la poitrine, le maintenant ainsi comme dans un étau ; puis il lui ôta sa cravate et le bâillonna.

— A présent, dit-il, tu ne crieras plus.

Et, après l'avoir bâillonné, il lui attacha solidement les mains avec son mouchoir, le chargea sur son épaule et prit sa course vers l'endroit de la chaussée où il avait donné rendez-vous à M. de Kergaz.

Léon calculait que le comte, qui avait d'excellents chevaux et qui serait parti tout de suite, devait être arrivé depuis quelques minutes déjà.

Il ne se trompait point.

Un coupé stationnait à peu de distance de la machine, dont le bruit couvrait tous les autres bruits, et Léon, voyant cette voiture dépourvue de fanaux, ne douta pas que ce fût celle du comte.

LXI

O'était Armand, en effet.

Le comte attendait avec anxiété le résultat de la poursuite de Léon Rolland.

Il était descendu de voiture et se tenait à deux pas de distance.

Entendant marcher dans la nuit, il cria :

— Léon, est-ce vous ?

— C'est moi, répondit Léon.

L'ouvrier arrivait en courant, malgré son fardeau, et il jeta Rocambole aux pieds du comte en disant :

— Voilà le petit bandit ; cette fois, nous le tenons.

Et il lui appuya de nouveau son genou sur la poitrine, son couteau sur la gorge, et lui retira son bâillon.

— Parleras-tu, maintenant ? lui dit-il.

Pendant cette course de dix minutes, Rocambole, un moment étourdi par la brusque agression de Léon Rolland, avait eu le temps de reconquérir cette présence d'esprit et ce sang-froid qui l'abandonnaient si rarement.

— Il est évident, s'était-il dit, que je suis pincé, et qu'ils ne me lâcheront pas cette fois. Si je ne dis rien, ils me tueront ; si je parle, le capitaine me tuera, ou bien il ne me donnera pas mes vingt mille francs. De toutes façons je suis volé.

Cette alternative peu rassurante étant posée, Rocambole essaya de tourner et de retourner la situation.

Tout à coup un éclair jaillit de son imagination et illumina son cerveau ; et tandis que Léon le jetait rudement, aux pieds de M. de Kergaz, le vaurien se disait :

— Le capitaine avait un air bien soucieux aujourd'hui, il est bien capable d'avoir raté le million. Si cela est ainsi, je suis floué... d'autant plus qu'il va enlever la petite et filer avec elle. Et qui sait s'il reviendra ? Je risque ma vie pour peu de chose.

Et continuant son raisonnement, Rocambole ajouta mentalement :

— Le comte aime la petite. Si je lui vends la vérité, il est capable de la payer plus cher que le capitaine... Faudra voir !

— Parleras-tu ? répéta Léon Rolland d'une voix impétueuse et brève.

— Sans doute, pensa Rocambole, je parlerai, mais contre espèces... il ne faut pas se presser. Ces gens-là se garderont bien de me tuer tout de suite... ils veulent savoir.

Et Rocambole dit tout haut, répondant à la question de l'ouvrier :

— Que voulez-vous que je dise ?

— Je veux que tu nous dises où est Cerise ?

— Je ne sais pas.

Rocambole sentit le couteau de Léon peser davantage sur son cou et le piquer.

— Je ne sais pas, répéta-t-il.

Léon se tourna vers le comte :

— Faut-il le tuer ? demanda-t-il.

— Tout à l'heure, répondit froidement M. de Kergaz.

— Bah ! pensa Rocambole peu ému, tu es trop philanthrope pour cela, mon bonhomme.

— D'où venais-tu quand je t'ai pris ? continua Léon Rolland.

— De me promener, répondit Rocambole, conservant tout son calme, malgré la menace de mort qui pesait sur lui.

— Tu mens...

— C'est possible, répondit effrontément Rocambole.

— Il ne dira rien, fit le comte; autant le tuer.

Le couteau de Léon pesa plus fort sur lui.

— Pardon, monsieur le comte, dit Rocambole: il est évident que si vous me tuez, je ne dirai rien; mais il est évident aussi que je ne parlerai point pour ne pas mourir?

— Pourquoi donc parlerais-tu?

Pour de l'argent. Les paroles valent de l'or.

— Combien te faut-il?

Et Armand fit un signe à Léon, qui releva son couteau, tout en continuant à maintenir Rocambole immobile et hors d'état de se dégager.

— Monsieur le comte, répondit froidement Rocambole, avant de demander un prix d'une marchandise quelconque, on étale la marchandise. Quand vous saurez ce que je veux vous vendre, nous causerons de prix.

— Voyons ce que tu veux vendre?

— Auparavant, monsieur le comte, repondit Rocambole, il faut que vous me donniez un renseignement.

— Parle...

— Avez-vous eu connaissance d'un voyage que le baronnet sir Williams a fait en Bretagne.

— Oui, dit M. de Kergaz.

— Et d'un certain million...

— L'affaire est manquée, répondit Armand qui devina la pensée secrète de Rocambole. Je suis arrivé à temps.

— Oh! oh! pensa Rocambole, le vent change... Je crois que j'ai bien fait de réfléchir... le capitaine me volait.

Et Rocambole reprit tout haut:

— Monsieur le comte, je sais où est mademoiselle Jeanne, je sais où est Cerise. C'est moi qui les garde. Il n'y a que moi qui puisse vous dire où elles sont. Le capitaine m'a promis vingt mille francs pour me taire...

— Tu les auras pour parler, dit Armand.

— Ce n'est point assez, monsieur le comte, et pour deux raisons: la première, c'est que vous êtes un homme vertueux, et que la vertu doit toujours payer plus cher que le vice.

— Je double la somme, fit M. de Kergaz avec dégoût.

— Pas assez encore, monsieur le comte; car, dans une heure, monsieur le comte, vous donneriez la moitié de votre fortune pour que ce qui va arriver n'eût pas eu lieu.

Armand frissonna, et Léon sentit une sueur froide mouiller ses tempes.

— Qu'arrivera-t-il donc? murmura Armand d'une voix sourde.

— Mademoiselle Jeanne, à qui le baronnet a persuadé qu'il était bien, lui, le comte de Kergaz, et vous son domestique...

Le comte jeta un cri de rage.

— Dans une heure, acheva froidement Rocambole, le capitaine sir Williams, si vous l'aimez mieux, aura séduit et enlevé votre fiancée.

— Parle donc! s'écria Armand, que veux-tu? Foi de gentilhomme, tu seras payé. Mais dis-moi où elle est.

— Nous avons encore le temps de faire nos conditions, fit le vaerien avec calme. Laissez-moi vous donner quelques détails encore.

Et Rocambole ajouta:

— Tandis que mademoiselle de Balder tombera aux mains du capitaine, un vieux décoré, un M. de Beaupréau, je crois, contera des histoires à mam'selle Cerise, qui aura du une certaine potion.

Léon jeta un cri étouffé...

— Vous voyez, monsieur le comte, poursuit Rocambole, que ma petite marchandise a bien son mérite et je vais vous dire mon prix... Depuis quelque temps il me vient des idées...

J'ai envie de devenir vertueux... de m'établir convenablement en province, et de me marier... Si j'avais seulement cent mille francs...

— Tu les auras, dit le comte.

— Vrai?

— Je t'en donne ma parole.

— Hum! dit Rocambole, si c'était le capitaine qui me parlait ainsi, j'aimerais mieux une lettre de change, mais vous... Bah! je me risque... Venez...

Léon cessa d'appuyer son genou sur la poitrine de Rocambole, qui se releva aussitôt et ajouta:

— Venez, monsieur le comte, venez... nous avons tout juste le temps...

Rocambole guida Léon Rolland et M. de Kergaz jusqu'à la villa, et les conduisit au pavillon où déjà M. de Beaupréau violentait la pauvre Cerise.

Et l'on se souvient que la jeune fille, se sentant dominée et étreinte tout à coup par l'ivresse du narcotique, n'avait eu que le temps d'étendre la main et de crier:

— Sauvez Jeanne, sauvez-la!

Tandis que Léon renversait sous lui M. de Beaupréau, Armand s'élança au dehors.

Rocambole l'attendait.

— Venez vite, monsieur le comte, dit-il, venez, vous n'avez que le temps... et armez vos pistolets.

Et Armand se dirigea en courant vers la villa, où Jeanne peut-être était déjà au pouvoir de l'infâme Andréa...

Jeanne et le faux comte de Kergaz étaient demeurés seuls.

Le valet qui avait annoncé le baronnet avait passé son flambeau sur la cheminée, et s'était retiré.

La jeune fille, assise sur une bergère, était sans force et sans voix, en proie à une indicible émotion.

Sir Williams était à ses genoux, baisant ses mains et lui murmurait les plus douces paroles que jamais homme passionnément épris ait laissées tomber de ses lèvres dans l'oreille de la femme aimée...

Et Jeanne, oppressée, palpitante, étourdie, Jeanne à demi folle écoutait ce démon et se sentait prise de vertige au magnétisme de son regard, au son de sa voix, au feu de ses baisers dont il couvrait ses mains.

— Jeanne! Jeanne, ma bien-aimée, disait sir Williams, Jeanne, je vous aime... et vous allez m'aimer...

Et il osait lui parler de bonheur, d'avenir, d'une longue vie à deux, passée, les mains enlacées, dans un désert dont il pourrait faire un Eden; et il y avait dans sa voix de mystérieuses et frémissantes harmonies, d'inexprimables tendresses, de magiques séductions... Jeanne, éperdue, essayait de fermer l'oreille aux sévères propos de ce discours, elle essayait encore de se cramponner à cette image à demi effacée d'Armand, et qui était en son cœur malgré tout.

Mais l'œuvre de séduction continuait, et le moment allait venir peut-être où, brisée, vaincue, affolée, elle s'avançait dans le bras de ce tentateur, lorsqu'il arriva une chose étrange: soit qu'il eût oublié un moment son rôle et qu'il obéit lui-même à une tentation, soit qu'il crût prématurément à sa victoire, sir Williams osa approcher vivement ses lèvres des lèvres de la jeune fille...

Et alors, brûlée par ce contact, Jeanne poussa un cri, une réaction se fit en elle, la raison revint, elle le repoussa et se dégagea de son étreinte.

— Non, non! dit-elle, jamais! je ne vous aime pas...

Puis il se fit comme un jour subit dans son esprit, comme une demi-révélation de la vérité; elle crut lire dans les yeux de cet homme qu'il mentait, et elle lui dit:

— Non, vous n'êtes pas, vous ne pouvez être le comte de Kergaz! Un gentilhomme ne se conduit point ainsi...

Jeanne, à ces mots, recula et voulut fuir.

Sir Williams lut dans son regard une froide résolution de

résistance ; il comprit que le mépris venait d'entrer dans le cœur de cette femme naguère fascinée, que ce mépris montait chez elle du cœur aux lèvres, et des lèvres au regard... que Jeanne, enfin, ne l'aimerait jamais ! Mais sir Williams voulait se venger, et don Juan jeta soudain le masque !

— Oui, dit-il, vous avez raison, je ne suis pas le comte de Kergaz, non ! Je m'appelle Andrea, Andrea le déshérité et le maudit ; Andrea le frère de celui que vous aimez et que je hais, moi, comme l'enfer haït le ciel...

Un ricanement de damné passa dans sa gorge, un regard de flamme jaillit de ses yeux.

— Et vous m'aimerez malgré vous ! s'écria-t-il.

Et il prit Jeanne dans ses bras robustes, l'enlaça comme le tigre enlace sa proie, et lui mit un second baiser sur les lèvres...

— Nous sommes seuls... dit-il, bien seuls... Armand ne vous sauvera pas !...

Mais comme il prononçait cette parole impie, une voix tonnante et semblable à celle de l'ange qui ferma le paradis terrestre se fit entendre sur le seuil de la porte violemment ouverte :

— Tu te trompes, Andrea, disait-elle, et ce n'est point pour toi l'heure de la vengeance, c'est celle de la mort !

Alors un homme au regard de feu, à la démarche altière, un homme que le courroux semblait avoir transfiguré, alla droit à sir Williams, et lui appuya sur le front le canon d'un pistolet :

— A genoux ! dit-il, à genoux, misérable ! Tu vas mourir.

Sir Williams était brave, mais l'approche de la mort répandit sur son visage une pâleur livide, un frisson parcourut tout son corps... Le pistolet était appuyé sur son front.

Armand se tourna alors vers Jeanne, et lui dit lentement :

— Madame, cet homme vous a outragée, et il mérite la mort, mais cet homme et moi nous avons eu la même mère... voulez-vous lui pardonner ?

— Oh ! grâce, grâce ! Armand, mon bien-aimé... murmura Jeanne, dont toute l'âme passa dans ces paroles.

Armand releva son arme, et dit froidement à sir Williams, immobile et muet :

— Au nom de notre mère que tu as tuée, au nom de Marthe, ta victime, au nom de cette chaste et noble enfant que tes lèvres impures ont voulu souiller, je te pardonne ! Va, maudit, et Dieu puisse-t-il te faire miséricorde un jour, à toi qui n'as eu pitié de personne !

A huit jours de là, un matin, vers onze heures, un triple mariage se célébrait dans l'église Saint-Louis.

M. le comte Armand de Kergaz épousait mademoiselle Jeanne de Balder.

M. Fernand Rocher s'unissait à mademoiselle Hermine de Beaupréau.

Cerise venait de passer à son doigt la bague d'alliance de Léon Rolland, l'honnête ouvrier.

Agenouillée sur la dalle de l'église, près de la porte, où, au moyen âge, se tenaient les pauvresses et les filles repenties, à gauche du bénitier, une femme pleurait et priait avec ferveur.

Cette femme était vêtue de la robe des Sœurs Grises novices. On l'appelait sœur Louise.

Dans le monde des jeunes fous et des femmes galantes, elle avait eu nom la Baccarat !

LE CLUB DES VALETS-DE-CŒUR

I

Un soir, vers quatre heures, une chaise de poste roulait au grand trot sur une route du Nivernais.

C'était pendant l'automne de l'année 184..., c'est-à-dire vers la fin du mois d'octobre. A cette saison, rien n'est splendide-ment beau comme le centre de la France, et surtout cette partie du Nivernais qui touche au département de l'Yonne et fait partie de l'arrondissement de Cosmes.

Les pâturages passent alors du vert sombre de l'été au vert plus tendre et presque jaune qui annonce les gelées prochaines. Les bois commencent à se dépouiller, et ces grands peupliers mélancoliques qui bordent le canal et la rivière d'Yonne s'inclinent au souffle des premières bises.

Cependant l'air est tiède encore, et le ciel sans nuages ; à peine, au matin, une brume diaphane couvre-t-elle les prés et les marécages pour s'évanouir au lever du soleil ; tandis que, vers le soir, elle redescend lentement du sommet des collines et s'allonge dans les vallées transparentes et dorées par les derniers rayons du couchant.

La chaise de poste dont nous parlons traversait en ce moment un des sites les plus pittoresques et les plus sauvages de ce beau pays, — une vallée au fond de laquelle couraient en méandres infinis et côte à côte la rivière, — œuvre de Dieu, — le canal, — œuvre des hommes.

La vallée était encadrée par deux chaînes de collines couvertes de bois, ces bois immenses qui touchent au Morvan ! Ça et là, du milieu des roches moussues et des arbres verts dont l'eau baignait les dernières racines, on voyait surgir un clocher rustique, une église taillée en ardoises, un village où le chaume dominait la tuile ; parfois une de ces belles ruines féodales respectées par hasard en 1793, et dont l'âpre bande noire ignore encore l'existence. La grande route allongeait son ruban blentre au bord du canal, côtoyant les maisonnettes des éclusiers et passant au bas des villages, presque tous étagés à mi-côte au milieu d'un fouillis de chênes et de vignes, avec une verte ceinture de prés.

Dans la chaise de poste dont la capote était renversée en arrière, un homme et une femme tenaient au milieu d'eux un bel enfant de quatre ans, aux cheveux blonds, à l'œil, qui babillait sans relâche, questionnait son père et sa mère, et s'extasiait sur le bruit des grelots résonnant au collier des quatre vigoureux perchérons qui emportaient l'aristocratique attelage. Le père de l'enfant était un homme jeune encore, pouvant avoir trente-sept ou trente-huit ans, grand, brun, les cheveux noirs et les yeux bleus.

Sa figure, un peu sévère, était encore d'une grande beauté, beauté qui devenait presque juvénile, lorsque le bel enfant atta-

chait sur lui ce regard profond et charmant, plein de curiosité naïve et de respectueuse admiration, qui n'appartient qu'à la première jeunesse.

La mère avait vingt-cinq ans peut-être ; elle était blonde, un peu pâle, avec un sourire où le bonheur se révélait par la mélancolie. Elle ressemblait à l'enfant comme la rose épanouie ressemble au bouton naissant.

L'enfant était assis entre eux ; chacun le tenait d'une main ; chacun passait une autre main derrière lui.

Et ces deux mains s'enlaçaient en une affectueuse étreinte.

Ce gage de leur amour semblait avoir prolongé cette lune de miel, si courte d'ordinaire, et qui pour eux paraissait ne devoir point finir.

Or, cet homme et cette femme, dont l'élégant négligé de voyage, les deux laquais assis derrière la chaise et la façon aristocratique de courir la poste trahissaient la haute position sociale, n'étaient autres que le comte et la comtesse de Kergaz revenant d'Italie et se rendant dans leur belle terre de Magny-sur-Yonne, où ils comptaient passer l'arrière-saison, pour ne rentrer à Paris que vers la mi-décembre.

M. le comte Armand de Kergaz avait quitté Paris huit jours après son mariage avec mademoiselle de Balder.

Les enchantements de ce premier amour s'étaient déroulés pour eux au bord de la mer Sicilienne, sous les ombrages d'une villa louée par le comte à Palerme.

Ils y avaient vécu six mois, tout un hiver, la saison du froid noir et du verglas en France, celle des chauds rayons et des brises printanières là-bas.

Puis ils étaient revenus à Paris habiter cet hôtel si vaste et un peu froid de la rue Cuiture-Sainte-Catherine.

Mais là, le changement d'air et peut-être quelques amers souvenirs avaient agi d'une façon fâcheuse sur la santé de madame de Kergaz.

La frêle jeune femme était tombée malade, assez gravement pour inquiéter ses médecins, qui lui avaient ordonné de retourner en Sicile.

Armand de Kergaz était donc parti, ramenant la jeune mère, car Joanne était grosse de sept ou huit mois alors, sur cette terre de Sicile où le soleil est si doux pour ceux qui souffrent.

L'influence du climat béni n'avait point tardé à se faire sentir.

Jeanne était promptement revenue à la santé, plus belle, plus jeune que jamais. Son enfant était né à Palerme ; les verts rameaux d'un sycamore avaient ombragé son berceau, le murmure de la vague d'azar resplendissant au soleil avait été la première chanson qu'il eût entendu.

Et comme l'air tiède et parfumé de cette belle contrée étai-

salutaire à ce cher nourrisson, bien que la comtesse se fût tout vœ rétablie à la fin de la première année, ils s'étaient oubliés à Palerme pendant trois autres années encore

Cependant, un jour, le mal du pays, ce mal bizarre et si commun en même temps, était venu frapper à leur porte.

Au milieu des pins d'Italie, des lauriers-roses et des sycamores, sur cette terrasse de leur villa qui dominait au loin la mer bleue comme un saphir sans fin, en écoutant cette plainte éternelle et si douce à l'oreille du flot qui roule sans relâche le sable doré de la grève, les deux jeunes époux, que le bonheur avait fait oublier si longtemps, se souvinrent de notre France. Ils ne songèrent point à Paris d'abord, à cette grande et moderne babylone où ils avaient aimé et souffert, mais ils se souvinrent de cette belle et poétique contrée nivernaise où M. de Kergaz avait acheté, à son premier retour, une terre seigneuriale, et dans laquelle il s'était reposé quinze jours avant d'aller demander la santé de sa femme aux chaudes haleines du Midi.

Ils songèrent à ce joli castel, perdu sous un massif de grands chênes, entouré d'un parc immense, devant lequel s'étalait une verte prairie; à ces bois touffus et pleins de vagues murmures, sous les hautes futaies desquels retentissait en automne l'éclatante fanfare des veneurs morvandiaux; et comme par tout où ils étaient ensemble le bonheur était revenu, comme il leur souriait partout sous l'aspect de leur chérubin blanc et rose... ils partirent.

Ils s'embarquèrent pour Naples; traversèrent l'Italie dans toute sa longueur, visitèrent rapidement Rome, Venise et Florence, suivirent la route de la Corniche, et rentrèrent en France par le département du Var, cette Italie en miniature.

Quinze jours après, ils roulaient sur cette grande route du Nivernais où nous venons de les retrouver, et n'étaient plus, vers quatre heures du soir, qu'à cinq ou six lieues du château de Magny.

Jeanne, ma bien-aimée, murmurait Armand, contemplant sa jeune femme avec amour, tandis que ses doigts jouaient avec la blonde chevelure bouclée du petit Gontran, ne regrettez-vous point notre villa de Palerme, notre chère terre promise, dans ce solitaire et silencieux château où nous allons ?

— Oh ! non, répondit Jeanne; partout où vous êtes, partout où ma main est dans la vôtre, n'est-ce point la terre promise ?

— Ange, dit tout bas le comte, vous m'avez rendu si heureux, que Dieu me fera tort peut-être de ma part de paradis. En France ou en Italie, vivre avec vous et auprès de vous, c'est mieux que la terre promise, c'est le ciel !

Et le comte pressa dans sa main blanche et mignonne de Jeanne; tandis que, réunis par une commune pensée et un même élan, ils se penchaient tous deux sur le front de l'enfant et y déposaient un double baiser, confondant ainsi leurs chevelures.

— Si vous le voulez, ma chère âme, continua M. de Kergaz, nous passerons tout l'automne à Magny, et ne retournerons à Paris que vers le mois de janvier.

— Ah ! je le veux bien, répondit Jeanne; ce vilain Paris est si noir, si triste ! On s'y souvient de tant de secousses !

Armand tressaillit.

— Ma pauvre Jeanne, dit-il, je vois un pli se former sur ton front, ton œil s'emplit d'une vague inquiétude... et je te devine...

— Mais non, répondit-elle, vous vous trompez... Mon Armand bien-aimé... le bonheur est-il inquiet ?

Elle lui envoya, en parlant ainsi, son meilleur sourire, ce sourire demi-rêveur qui semblait dire: le calme du cœur, c'est un peu de mélancolie.

— Ah ! c'est que, continua Armand, je me souviens qu'à Palerme, parfois, un non fatal et maudit errait souvent sur vos lèvres.

— Andrea ! fit Jeanne avec une émotion subite.

— Oui, Andrea... Je crains, me dites-vous, l'infernal génie de cet homme; notre bonheur doit le poursuivre comme un remords. Mon Dieu ! s'il allait nous apparaître un jour...

— Oui, murmura la comtesse, je vous dis cela, en effet, mon Armand; mais c'est que j'étais folle alors, que j'oubliais combien vous êtes noble et fort, et qu'auprès de vous je puis toujours vivre sans rien redouter.

— Tu as raison, enfant, répliqua M. de Kergaz ému. Je suis fort pour te défendre, fort parce que je t'aime, fort parce que Dieu est avec moi et qu'il m'a fait ton protecteur.

Jeanne attacha sur son mari ce regard de confiance de la femme qui a une foi profonde en l'homme dont elle a fait son appui.

— Je sais bien, reprit Armand, que mon frère Andrea est un de ces hommes, heureusement fort rares, qui ont fait de notre société un champ de bataille sur lequel ils brandissent l'étendard du mal; je sais que son génie infernal a été lent à se décourager; que la haine qu'il m'a vouée, et qui était si violente déjà, a dû s'accroître de toute la grandeur de sa défaite dans cette lutte où il a osé te disputer à moi. Mais rassure-toi, enfant; il vient une heure où le démon, las de combattre en vain, se retire pour ne plus reparaitre; et cette heure a sonné depuis longtemps sans doute pour Andrea, car il nous a laissés en paix, renonçant à jamais à poursuivre une inutile vengeance.

Et Armand ajouta, après un silence :

— Le lendemain de notre mariage, ange bien-aimé, j'ai fait remettre, par Léon Rolland, 200,000 francs à ce frère dénaturé, l'engageant, par une lettre, à quitter la France et à passer en Amérique, où il trouverait l'obscurité, l'oubli et, peut-être, le repentir. Dieu a-t-il touché cette âme rebelle et coupable ? Je l'ignore. Mais depuis quatre années, cette police infatigable que j'ai organisée à Paris pour faire un peu de bien, et dont j'ai donné en mon absence la direction à notre bon et excellent ami Fernand Rocher, cette police... pu constater que mon frère Andrea avait quitté la France et n'y avait point reparu... Peut-être est-il mort.

— Armand, murmura Jeanne avec douleur, ne faisons point ce vœu impie.

Le comte mit un baiser au front de sa femme.

— Mais, dit-il, pourquoi nous attarder ainsi par des souvenirs déjà lointains, et desquels nous séparent les quatre années de bonheur qui viennent de s'écouler ? Vivons heureux, ma chère âme, les yeux fixés sur notre enfant, et continuons à faire un peu de bien, à soulager ceux qui souffrent.

Armand ajouta en lui-même :

— A punir ceux qui ont attiré sur leur tête de justes châtiments.

Car, à cinq cents lieues de Paris, le comte avait poursuivi sa grande œuvre de réparation sociale, y dépensant les deux tiers de son immense fortune, et associé en cela à Fernand Rocher.

Nous verrons tout à l'heure quel auxiliaire le comte et la comtesse de Kergaz avaient trouvé, pour les seconder, dans la personne de cette Madeleine repentante qui s'était nommée la Baccarat, et qui, à cette heure, n'était plus qu'une humble sœur de charité.

La chaise de poste continuait donc à rouler au grand trot, tandis que M. de Kergaz et sa femme causaient ainsi, lorsque le postillon cria rudement un *gare !* fortoment accentué qui attira l'attention des jeunes époux et leur fit porter les yeux devant eux.

Un homme, dans une attitude d'immobilité complète, était en travers de la route en cet endroit assez rétréci.

— Gare ! répéta le postillon.

L'homme ne bougea point, bien que les premiers chevaux fussent près de l'atteindre. Alors le postillon, pour éviter un malheur, arrêta brusquement son attelage.

— Cet homme est ivre, sans doute, dit M. de Kergaz...

Et se tournant vers un des deux laquais assis derrière la chaise :

— Germaine, dit-il, descends, et range ce pauvre diable de façon qu'il ne lui soit fait aucun mal.

Le laquais obéit, mit pied à terre et s'approcha de l'homme étendu sur la route.

Cet homme, qui était nu-pieds, vêtu de haillons et le visage couvert d'une grande barbe inculte, paraissait évanoui.

— Pauvre homme! murmura la comtesse émue jusqu'aux larmes... il est peut-être tombé d'inanition...

Et elle mit vivement dans les mains de son mari un flacon de sels qu'elle portait suspendu à son cou, disant en même temps à l'autre laquais :

— Vite! François, vite! cherchez dans le coffre, vous trouverez une bouteille de malaga et des aliments.

Armand s'élança à terre et courut au mendiant évanoui.

C'était presque un jeune homme, et son visage amaigri par la souffrance conservait les traces d'une grande beauté. Sa barbe et ses cheveux étaient d'un beau blond doré, et ses pieds nus ensanglantés par les ronces, ses mains brûlées par le hâle étaient pendantes d'une exquise délicatesse de formes.

Le comte envisagea cet homme et jeta un cri de stupeur :

— Mon Dieu! murmura-t-il, quelle étrange ressemblance! on dirait Andrea...

Madame de Kergaz avait imité son mari, elle était descendue de voiture, et, comme lui, elle s'était approché du pauvre mendiant... Comme lui, elle jeta un cri d'étonnement.

— On dirait Andrea!... répéta-t-elle.

Il était pourtant peu vraisemblable que le baronnet sir Williams, l'élégant vicomte Andrea, en fût arrivé de chute en chute jusqu'à mendier par les chemins, sans chaussures et presque sans vêtements, puis à tomber mourant d'inanition.

En tous cas, si c'était lui, il avait été rudement éprouvé par les privations de toute nature, à en juger par ce visage hâve, amaigri, où la souffrance avait mis sa fatale empreinte.

Et pourtant, c'était bien là ses traits, ses cheveux blonds, sa taille.

Armand lui fit respirer le flacon de sels tandis que les deux laquais le relevaient.

Le mendiant fut long à rouvrir les yeux; enfin il poussa un soupir, et balbutia quelques mots à peine intelligibles.

— Il faisait chaud... balbutia-t-il... j'avais bien fait... je ne sais pas ce qui s'est passé... mais... je suis tombé...

En parlant ainsi, le mendiant, que M. de Kergaz et sa femme continuaient à regarder avec une anxieuse curiosité, promenait autour de lui des yeux hagards...

Tout à coup il les fixa sur Armand, manifesta aussitôt une sorte de terreur, essaya de se dégager des mains des laquais qui le tenaient toujours, et voulut fuir...

Mais il avait les pieds enflés par la fatigue d'une longue route, et il ne peut faire deux pas...

— Andrea! s'écria Armand, dans le cœur duquel s'élevait un sentiment de compassion profonde... Andrea, est-ce vous?

— Andrea? répéta le mendiant d'une voix égarée, que me parlez-vous d'Andrea? Il est mort... Je ne le connais pas... Je me nomme Jérôme le mendiant...

Et il parut être pris d'un tremblement convulsif, ses dents se prirent à claquer et à s'entrechoquer, il tenta un suprême effort pour se dégager et s'enfuir.

Mais ses forces le trahirent, l'évanouissement le reprit et il s'affaissa mourant.

— C'est mon frère! s'écria le comte, qui déjà, à la vue de cet homme réduit à ce honteux et lamentable état, avait oublié tous ses crimes pour ne plus se souvenir que d'une chose, c'est que les mêmes flancs les avaient portés tous les deux.

— C'est votre frère, Armand! répéta madame de Kergaz, que la même pensée et la même compassion animèrent.

Le mendiant, évanoui de nouveau, fut placé dans la chaise de poste et le comte dit au postillon :

— Nous ne sommes plus qu'à trois lieues de Magny; crevez vos chevaux, mais arrivez en trois quarts d'heure.

La chaise repartit, rapide comme l'éclair. Elle entra bien tôt dans la grande allée de tilleuls qui conduit au perron du château.

Quelques minutes plus tard, le mendiant rouvrit les yeux; grâce à des soins empressés, il se trouvait non plus sur la route, mais dans le lit d'une élégante chambre à coucher.

Un homme et une femme étaient anxieusement penchés sur lui, écoutant l'avis d'un médecin qu'on avait envoyé quérir en hâte.

— Cet évanouissement, disait le docteur, a eu pour cause première l'absence trop prolongée d'aliments, corroborée par une longue marche. Les pieds sont enflés. Il a dû faire au moins vingt lieues depuis hier.

— Andrea, murmura M. de Kergaz en se penchant à l'oreille du mendiant, vous êtes ici chez moi... chez votre frère... chez vous.

Andrea, car c'était bien lui, continuait à le regarder avec des yeux hagards, égarés. On eût dit qu'il croyait faire un rêve étrange, et cherchait à repousser quelque horrible vision.

— Frère... répéta M. de Kergaz d'une voix émue et caressante, frère... est-ce bien vous?

— Non, non... balbutia-t-il, je suis un mendiant, un vagabond sans fer ni lieu... un homme que la justice inépuisable poursuit, que le remords assiege à toute heure... Je suis un de ces grands coupables qui se condamnent volontairement à parcourir le monde sans relâche, portant avec eux le fardeau de leur iniquité.

M. de Kergaz poussa un cri de joie.

— Ah! frère, frère, murmura-t-il, tu t'es donc enfin repenti? Il fit un signe à sa jeune femme, qui sortit, emmenant le docteur.

Alors Armand, resté seul au chevet du vicomte Andrea, lui prit affectueusement la main et lui dit :

— Nous avons eu la même mère, et s'il est vrai que le repentir est entré dans ton cœur...

— Notre mère! interrompit Andrea d'une voix sourde, j'ai été son bourreau...

Et il ajouta avec un accent d'humilité profonde.

— Frère, quand je serai un peu reposé, quand mes pieds désenflés me permettront de continuer ma route, vous me laisserez partir, n'est-ce pas?... Un morceau de pain, un verre d'eau... Jérôme le mendiant n'a pas besoin d'autre chose...

— Mon Dieu! murmura M. de Kergaz, dont le noble cœur battait d'émotion, en quelle misère horrible es-tu donc tombé, pauvre frère?

— En une misère volontaire, dit le mendiant, courbant humblement le front. Un jour, le repentir est venu, et j'ai voulu expier tous mes crimes... Les deux cent mille francs que je tenais de vous, frère, je ne les ai point dissipés. Ils sont déposés à la Banque de New-York. Le revenu en est versé dans la caisse des hospices... Moi, je n'ai besoin de rien... Je me suis condamné à m'en aller par le monde, demandant la charité, couchant dans les écuries et les granges... souvent au bord du chemin... Peut être qu'à la longue, Dieu, que je prie nuit et jour, finira par me pardonner.

— C'est fait! répondit le comte. Au nom de Dieu, frère, je te pardonne et te dis que l'expiation est suffisante...

Et M. de Kergaz, enlaçant Andrea dans ses bras, ajouta :

— Mon frère bien-aimé, veux-tu vivre sous mon toit, non plus comme un vagabond, ni plus comme un coupable, mais comme mon ami, mon égal, le fils de ma mère, l'enfant prodigue que ramène le repentir et à qui tous les bras sont ouverts? Reste, frère; entre ma femme et mon enfant, tu seras heureux, car tu es pardonné...

II

Deux mois environ après la scène que nous venons de raconter, nous eussions retrouvé à Paris, rue Culture-Sainte-Catherine, le comte Armand de Kergaz et sa jeune femme causant tête-à-tête dans un cabinet de travail.

On était alors aux premiers jours de janvier. C'était le matin, vers dix heures.



Je me condamnais à m'en aller de par le monde

Le givre qui couvrait les arbres du jardin miroitait aux pâles rayons d'un soleil d'hiver; il faisait froid, et un grand feu flambait dans la cheminée.

Le comte était assis dans un vaste fauteuil, vêtu de sa robe de chambre, les jambes croisées, et tenant à la main des pincettes avec lesquelles il tisonnait, tout en causant. Madama de Kergaz, en négligé du matin, se tenait auprès de son mari et attachait sur lui son calme et mélancolique regard, tandis qu'elle l'écoutait attentivement.

— Ma chère enfant, disait le comte, j'étais déjà bien heurieux de votre amour, mais mon bonheur est complet depuis que notre chère frère nous a été rendu par le repentir.

— Oh! répondit Jeanne, Dieu est grand et bon mon ami, et il a si bien touché de sa grâce cette âme impie et rebelle, qu'il en a fait l'âme d'un saint.

— Pauvre Andrea, murmura le comte, quelle via exemplaire!... quel repentir!... Jeanne, ma bien-aimée, il faut que je vous fasse une horrible confidence, et vous verrez combien il est changé.

— Mon Dieu! qu'est-ce encore? demanda Jeanne, avec inquiétude.

— Vous le savez, Andrea n'a voulu partager que les appétits de notre vie. Assis auprès de nous au salon, il habite une mansarde, sans feu, dans les combles de l'hôtel, sous pré-

texte de suivre un régime impérieusement ordonné par la faculté. Il se cat réduit aux plus grossiers aliments. Jamais un verre de vin n'effleure ses lèvres.

— Et interrompit Jeanne, il jeûne tous les jours jusqu'à midi.

— Qu'est-ce que tout cela ? fit le comte, vous ne savez rien encore, ma chère amie.

— Je sais, reprit madame de Kergaz, qu'il a fallu toutes vos instances et les miennes pour l'empêcher d'aller s'enfermer à la Trappe de la Meilleraye. Je sais encore que, tous les matins, il quitte l'hôtel au petit jour, vêtu misérablement, et que, sous l'humble nom d'André Tissot, il se rend rue du Vieux-Colombier, dans une maison de commerce où il tient les écritures, de huit heures du matin à six heures du soir, aux modestes appointements de douze cents francs. Il a voulu, lui qui pourrait puiser dans notre bourse à discrétion, devoir au travail son existence misérable !

— Et c'est pour cela, dit le comte, qu'il m'a forcé d'accepter quatre-vingts francs par mois de pension.

— Un tel repentir, une telle expiation, une vie aussi exemplaire, murmura Jeanne avec admiration, doivent militer aux yeux de Dieu, et sans doute il a été pardonné depuis longtemps.

— Oh ! ce n'est rien encore, mon amie, poursuivit le comte, si vous saviez !...

— Parlez, fit Jeanne émue ; parlez, Armand, je veux tout savoir...

— Eh bien ! Andrea porte un cilice... tout son corps n'est plus qu'une horrible plaie...

Madame de Kergaz jeta un cri.

— C'est affreux ! dit-elle, affreux... affreux ! Mais comment.

— Vous voulez savoir comment je l'ai appris ?

— Oui, fit la comtesse d'un signe de tête.

— Eh bien ! figurez-vous que, cette nuit, j'ai travaillé fort tard avec Fernand Rocher et Léon Rolland. Il était deux heures du matin lorsqu'ils sont partis. A dîner, j'avais trouvé Andrea fort pâle et il m'avait même avoué qu'il était souffrant. J'avais été inquiet toute la soirée, et l'idée m'est venue de monter chez lui et de voir comment il allait. Vous le savez, ma chère amie, Andrea n'a jamais voulu que les domestiques de l'hôtel pénètrent chez lui ; il veut faire son lit et balayer sa chambre lui-même, dit-il ; mais, en réalité, c'est que son lit n'a jamais besoin d'être fait. Le malheureux couche par terre sur le carreau glacé, sans autre couverture que sa chemise.

— Mon Dieu ! s'écria la comtesse, et nous sommes en plein mois de janvier !

— Il se tuera... soupira le comte. J'étais monté sur la pointe du pied. Arrivé à la porte, j'ai vu filtrer un rayon de lumière ; j'ai frappé doucement, et il ne m'a point répondu. Alors, comme la porte n'était fermée qu'au laquet, je suis entré. Oh ! l'horrible spectacle !... Andrea était couché sur le sol, à demi-nu ; près de lui brûlait sa bougie : à côté de la bougie était, tout ouvert, un volume de saint Augustin. Le malheureux, brisé de fatigue, s'était endormi en lisant. Alors, j'ai pu voir qu'il avait les reins et les flancs enganglantés et ceints de cet horrible instrument de discipline qu'on nomme un cilice. J'aurais dû m'en douter, car souvent, lorsqu'un mouvement brusque vient à lui échapper, une pâleur soudaine, indice d'une souffrance aiguë, se répand sur tout son visage.

— Armand, interrompit madame de Kergaz, émue jusqu'aux larmes, il faut tâcher que votre frère renonce à ces macérations exagérées. Vous devriez en parler au curé de Saint-Lauré, qu'il a pris pour confesseur.

Le comte hochait la tête.

— Andrea est inflexible pour lui-même, murmura-t-il, et je crains qu'il ne finisse par succomber à cette pénitence exemplaire. Il est d'une maigreur affreuse, d'une pâleur extrême ; il ne se permet le sommeil que lorsque la fatigue l'emporte sur sa volonté. Ce travail ingrat de douze heures auquel il se livre tous les jours lui devient de plus en plus nuisible. Andrea aurait

besoin de grand air et d'une vie active... Je voudrais pouvoir lui faire faire un voyage... Hélas ! il me refuserait, peut-être même nous quitterait-il.

— Oh ! cela ne sera pas ! s'écria Jeanne avec véhémence, il vivra près de nous, ce cher repentin... Tenez, Armand, voulez-vous que se le prenne à part, que je tâche de lui persuader que la justice divine est satisfaite, que l'expiation dépasse la faute ? Oh ! vous verrez, mon bien-aimé Armand, comme je serai éloquent, persuasif ! il faut que je le séduise.

— Tenez, dit le comte, j'ai une idée, une idée excellente pour l'arracher à cette vie de bureau qui le tuera à la longue.

— Vraiment ? fit la comtesse avec joie.

— Vous verrez, ma bien-aimée...

Et M. de Kergaz parut réfléchir.

— Vous le savez, dit-il, en mon absence, Fernand Rocher et Léon Rolland, aidés de leur sœur Louise, m'ont remplacé de leur mieux et ont soulagé bien des misères... Fernand et sa jeune femme, qui est dame patronnesse de la nouvelle église Saint-Vincent-de-Paul, se sont chargés de soulager adroitement ce qu'on nomme les misères dorées, c'est-à-dire ces humbles employés dont les modiques appointements sont insuffisants pour faire vivre leur nombreuse famille. Léon Rolland et sa belle et vertueuse femme ont eu le département du faubourg Saint-Antoine, ce quartier le plus populeux et presque le plus pauvre de Paris. Léon est à la tête d'un vaste atelier de menuiserie et d'ébénisterie, où il occupe deux cents ouvriers toute l'année. Cerise a ouvert une vaste maison de confection qui emploie toutes les jeunes filles orphelines que le vice réclamerait peut-être si elles étaient abandonnées à elles-mêmes. Enfin, madame Charmet a choisi pour son pieux champ de bataille ce quartier de folie et de perdition où jadis elle brillait sous le nom de Baccazart.

— Je sais tout cela, mon ami, dit la comtesse.

— Les pauvres et les malheureux, reprit M. de Kergaz, n'ont rien perdu à mon absence. Mais ce n'était là qu'une partie de la mission que je me suis imposée qui se trouvait remplie. Si l'œuvre de charité allait son train, l'œuvre de justice chômerait.

— Que voulez-vous dire ? interrogea la comtesse.

— Ecoutez, Jeanne, écoutez, poursuivit le comte.

Un soir, une nuit plutôt, il y a bien dix années déjà, deux hommes se rencontrèrent en haut d'un édifice élevé au sommet d'une de ces collines qui dominent Paris. Ces deux hommes se montrèrent mutuellement du doigt la grande ville accroupie sous leurs pieds, et toute frémissante des ivresses convulsives d'une nuit de carnaval.

L'un de ses hommes s'écria :

— Voilà un vaste champ de bataille pour celui qui aurait assez d'or à dépenser au service du mal. Voyez-vous cette ville immense ? eh bien ! il y a là, pour l'homme qui a du temps et de l'or, des femmes à séduire, des hommes à vendre et à acheter, des âmes à enrégimenter, des mensonges où le cuivre du travail entre sous à convertir en boudoirs somptueux avec l'or de la paresse. Voilà une grande et belle mission !

Et cet homme riait, en parlant, d'un rire odieux.

On eût dit Satan lui-même, ou don Juan, préconisant sa vie passée et prêt à la recommencer.

Or, acheva le comte, cet homme qui parlait de cette façon impie, alors, c'était Andrea ; l'autre, c'était moi !

Eh bien ! vous savez ce que fut cette lutte entre le bien et le mal, et comment le mal fut vaincu. Mais Andrea n'en était point le seul représentant, et Paris est demeuré la Babylone moderne où le vice conçoit la vertu, où l'infamie et le crime germent comme en une terre féconde... Ah ! que de coupables encore restent à punir ! que de victimes à arracher à leurs bourreaux !

Madame de Kergaz écoutait rêveuse :

— Je vous devine, dit-elle, je crois vous deviner, du moins. Vous voulez donner à Andrea repentant et vertueux le département des expiations et des châtiments mystérieux ;

— Vous avez deviné, chère amie. Peut-être cette intelligence hors ligne, cette volonté puissante, cette audace sans pareille qu'il développait si bien pour la cause du mal, les retrouvera-t-il dans la voie du bien ?

— Je le crois, répondit madame de Kergaz.

Les deux époux furent interrompus par un coup de sonnette qui, de la loge du suisse, correspondait avec l'hôtel et annonçait un visiteur.

— Voici, dit Armand, les notes quotidiennes de ma police. Les hommes que j'emploie à ce métier sont dévoués, intelligents, mais il leur faut un chef.

La porte s'ouvrit, un laquais parut.

Il portait sur un plateau une enveloppe assez volumineuse, que le comte décrocheta sur-le-champ.

Cette enveloppe renfermait sept ou huit feuillets d'une écriture menue, sans signature.

M. de Kergaz lut tout bas :

“ Les agents de M. le comte sont en ce moment sur la trace d'une mystérieuse et singulière association, qui, depuis environ deux mois, a mis Paris en exploitation...”

— Oh ! oh ! fit Armand, qui continua sa lecture avec une scrupuleuse attention.

“ Cette association, poursuivait le correspondant anonyme, paraît avoir des ramifications dans tous les mondes parisiens. Son siège, ses chefs, ses moyens d'exécution, tout est encore pour nous à l'état de mystère. Les résultats seuls commencent à nous être connus, et encore n'est-ce que partiellement. Le but de cette agglomération de bandits est de s'approprier par tous les moyens possibles les papiers compromettants pour le repos des familles, et d'exercer, à l'aide de ces papiers, un vaste chantage. Les lettres imprudemment écrites par une femme éprise et qu'on menace de faire tenir au mari, les faux en écriture privée que commettent parfois de jeunes prodiges et qu'une main cachée peut déposer sur le bureau d'un juge d'instruction, rien ne leur échappe.

“ Cette association, qui a pris le titre de : *le Club des Valets-de-Cœur*, s'introduit partout, prend toutes les formes et toutes les attitudes.

“ Les agents de M. le comte, achevait le correspondant, travaillent activement ; mais, jusqu'à présent, ils n'ont pu que constater de déplorables résultats sans rien découvrir.”

Armand, tout rêveur, tendit ces mots à sa femme.

— Tenez, dit-il, ce serait à faire croire que le doigt de Dieu intervient. Nous cherchions tout à l'heure un moyen d'occuper les rares facultés de notre cher Andrea, et voici ce que je lis.

Tandis que madame de Kergaz parcourait cette note de la police secrète de son mari, le comte sonna :

— Envoyez-moi Germain, dit-il à son valet.

Germain était le domestique de confiance d'Armand, le seul qui fût dans le secret de la mystérieuse existence d'Andrea.

— Tu vas aller rue du Vieux-Colombier, lui dit M. de Kergaz, et tu me ramèneras mon frère.

Germain partit ; une heure après, le comte et sa femme virent entrer Andrea.

Pour qui avait connu le brillant vicomte Andrea, le don Juan moqueur et impie, ou bien le baronnet sir Williams, ce gentleman flegmatique et distingué, le frère de M. de Kergaz, le fils du comte de Felipone, était désormais méconnaissable.

Il était pâle, amaigri. Ses habits affectaient la coupe et la tournure sans prétention des vêtements portés par les ecclésiastiques. Il marchait les yeux baissés, la tête un peu inclinée en avant, et parfois sa démarche trahissait une vive souffrance.

Il osa à peine regarder la comtesse, comme s'il y avait quatre années de distance, le souvenir de son odieuse conduite envers elle et des outrages qu'il avait osé lui faire subir se fût dressé devant lui comme un fantôme vengeur.

Ce fut avec la même hésitation pleine d'humilité qu'il prit et serra la main que lui tendait M. de Kergaz.

— Cher frère, murmura celui-ci.

— Vous m'avez fait demander, Armand ? dit Andrea d'une voix presque tremblante ; je me suis hâté de quitter mon bureau.

— Mon cher Andrea, répondit Armand, je t'ai fait demander parce que j'ai besoin de toi...

L'œil d'Andrea s'illumina d'un rayon de joie.

— Ah ! dit-il, faut-il mourir pour vous ?...

Un sourire vint aux lèvres d'Armand.

— Non, dit-il, il faut vivre d'abord...

— Et vivre raisonnablement, mon frère, ajouta madame de Kergaz, qui prit les deux mains d'Andrea et les pressa avec effusion.

Andrea rougit et voulut retirer ses mains.

— Non, non, murmura-t-il, je ne suis pas digne, madame, de l'intérêt que vous me témoignez...

— Mon frère...

— Laissez, madame, laissez le pauvre pécheur, continuait-il humblement, tâcher d'apaiser par son expiation la colère divine.

Jeanne leva les yeux au ciel :

— C'est un saint, pensa-t-elle.

— Frère, dit alors M. de Kergaz, tu sais que je me suis imposé une mission ?

— Oh ! dit Andrea, une noble, une sainte mission, mon frère...

— Et j'ai besoin de ton aide pour continuer mon œuvre.

Le vicomte Andrea tressaillit.

— Il y a bien longtemps, dit-il, que je vous aurais demandé de m'associer à vos travaux, Armand, si j'avais été digne de faire le bien. Hélas ! en passant par mes mains souillées, que serait donc la charité ?

— Frère, dit M. de Kergaz, il ne s'agit pas de faire le bien d'une façon vulgaire, il faut punir ou prévenir le mal.

Armand tendit alors la note confidentielle de sa police au vicomte Andrea.

Celui-ci la lut avec attention et parut manifester un profond étonnement.

— Et bien, frère, reprit M. de Kergaz, l'heure des expiations vulgaires, du repentir humble et caché est passée : il faut redvenir un homme fort, intelligent, habile, un homme aussi audacieux pour servir une noble cause que tu le fus pour faire le mal, un adversaire digne enfin de cette association de bandits que je veux exterminer.

Andrea écoutait avec attention et se taisait. Tout à coup il releva la tête ; un éclair passa dans ses yeux, mornes et sans rayons depuis longtemps.

— Eh bien, dit-il, je serai cet homme !

M. de Kergaz jeta un cri de joie.

— Je serais la main vengeresse, continua le vicomte, qui poursuivra sans relâche les mystérieux ennemis de la société ; cette association, dont vos agents n'ont pu découvrir le lieu de réunion, les statuts, les chefs et les affiliés, je la démasquerai, moi...

Et comme il parlait, une transformation semblait s'opérer chez Andrea.

L'homme humble et courbé jusque-là sous la main du repentant le pénitent accablé de macérations, se redressa peu à peu ; son œil baissé étincela et retrouva son assurance, et ce ne fut qu'avec un vague mouvement d'effroi que madame de Kergaz vit tout à coup reparaître le baronnet sir Williams, l'audacieux des anciens jours, le terrible Andrea, si longtemps bandit lui-même.

Mais l'effroi de Jeanne n'eut que la durée d'un éclair. Le baronnet n'existait plus, le bandit Andrea était mort ; restait un homme dévoué à son frère, à la société, à Dieu... un soldat de la grande cause de l'humanité.

En ce moment, la porte s'ouvrit une femme entra.

Cette femme était vêtue de noir, et sur ses vêtements noirs, elle portait la capuche grise des sœurs de charité libres et n'ayant point fait de vœux.

Comme le vicomte, cette femme n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Sa beauté seule avait su vécu dans ce naufrage pieux où la Baccarat s'était engloutie pour renaître sous Louise, la noble femme éprouvée par l'amour, la vierge folle devenue la Madeleine repentante.

Baccarat, qu'on nous pardonne de lui conserver ce nom, Baccarat, était demeurée belle, en dépit de ses douleurs, en dépit de son repentir; belle, malgré le soin qu'elle semblait mettre à dissimuler sous la grossièreté de ses vêtements cette beauté merveilleuse et cette taille de reine qui, jadis, avaient tourné tant de jeunes têtes et causé tant de désespoirs.

Tu seul, un dernier reste de coquetterie, hélas ! bien pardonnable, après tout, l'avait empêchée de couper ses cheveux, cette luxuriante chevelure blonde qui l'enveloppait, dénouée, comme un manteau et couvrait ses talons.

Mais elle en dissimulait de son mieux les énormes torsades sous sa coiffe blanche et son capuchon, et elle était si humble et si modeste en sa démarche, que nulle n'aurait osé lui reprocher ce dernier attachement aux choses de ce monde.

A sa vue, Jeanne courut à elle et lui prit les mains :

— Bonjour, chère sœur, dit-elle.

Et Baccarat, l'ange du repentir, fit comme Andrea, elle retira sa main et balbutia.

— Ah ! madame, je ne suis pas digne de baiser le bas de votre robe...

Ce fut alors que M. de Kergaz prit Baccarat et Andrea tous les deux par la main, et leur dit :

— Vous fûtes deux anges déchus; le repentir vous a relevés tous deux. Unissez-vous pour la cause commune : vous êtes tous deux dignes de combattre sous le même drapeau, ô noble transfugés du mal...

Baccarat leva alors les yeux sur sir Williams, et elle eut froid au cœur. Il lui semblait qu'une voix secrète lui criait :

— Les monstres de cette nature peuvent-ils donc jamais être touchés par le repentir ? Non, non !

III

Tandis que ces événements se passaient à l'hôtel de Kergaz, une scène d'une toute autre nature avait lieu, quelques heures plus tard, à l'autre extrémité de Paris, c'est-à-dire dans le faubourg Saint-Honoré, à l'angle de la petite rue de Berri.

La nuit était profonde; un bruillard épais tombait sur Paris, et son intensité était telle, que le service des omnibus et les voitures de place, et jusqu'à la circulation des équipages de maître, avaient dû être suspendus; les becs de gaz ne parvenaient point à pénétrer l'obscurité de la nuit, et il fallait connaître admirablement son chemin pour ne se point égarer dans ce quartier à peu près désert qui portait encore alors la dénomination de faubourg du Roule.

Cependant, au moment où onze heures sonnaient à l'église Saint-Philippe, plusieurs hommes arrivant de différentes directions se glissèrent successivement dans la rue de Berri, s'arrêtèrent tous à l'entrée d'une maison d'apparence plus que modeste, pour ne pas dire suspecte, aux fenêtres de laquelle on n'apercevait aucune clarté, et tous disparurent l'un après l'autre dans les profondeurs d'une allée noire que fermait une porte bâtarde.

Cette allée, qui se prolongeait assez longtemps, aboutissait à la rampe d'un escalier. Cet escalier ne montait pas, comme on aurait pu le croire, aux étages supérieurs de la maison; il s'enfonçait au contraire dans la terre, et le premier de ces mystérieux visiteurs qui y posa le pied descendit environ cinquante marches dans l'obscurité la plus complète, s'aidant de la rampe et n'avancant qu'à tâtons.

Là, une main le saisit dans l'ombre et l'arrêta.

En même temps une voix assourdie lui dit :

— Où donc allez-vous, et venez-vous me voler mon vin ?

— L'amour est une chose utile, répondit le visiteur nocturne.

— C'est bien, reprit la voix.

Et soudain une porte s'ouvrit, un jet de lumière éclaira l'escalier, et le nouveau venu se trouva sur le seuil d'une salle souterraine dont le bizarre aspect mérite une courte description. C'était, à vrai dire, l'un des compartiments d'une cave, à en juger par la voûte cintrée et une douzaine de fatailles rangées le long des murs.

Seulement on avait posé une planche sur les pièces de vin, de façon à en faire un siège improvisé; puis on avait placé au milieu de la cave une table, sur cette table une lampe modérateur, et devant elle un fauteuil.

C'était vraisemblablement le fauteuil du président de cette mystérieuse réunion. Anprès de la lampe, sur la table, se trouvait un dossier de papiers assez volumineux. Mais celui qui les eût examinés avec attention n'aurait pu dire en quels caractères elles étaient écrites.

C'était d'indéchiffrables hiéroglyphes, un assemblage de chiffres arabes et romains et de signes typographiques dont il aurait fallu posséder la clef pour en deviner le sens énigmatique.

L'homme qui veillait à l'entrée de la salle souterraine introduisit ainsi successivement et en faisant la même question, à laquelle il fut invariablement répondu de la même manière, six personnages, qui tous étaient enveloppés dans un large manteau, ce qui leur donnait un aspect uniforme. Puis cela fait, il ferma soigneusement la porte et vint prendre place au bureau du président.

Ce personnage était un tout jeune homme. Avait-il dix-huit ou vingt-deux ans ? C'était ce que personne n'aurait pu dire au juste; mais il était bien certain qu'il ne dépassait point ce dernier âge.

Cependant sa physionomie, malgré cette extrême jeunesse, semblait révéler une haute énergie, une astuce merveilleuse, une audace à toute épreuve et une de ces intelligences d'élite qui se révèlent à de certaines heures par des traits de génie.

Sa mise était celle d'un lion du boulevard, terme alors à la mode, et qui résumait l'homme élégant, riche et inoccupé de cette époque. Il avait la lèvre moqueuse, la démarche assurée; il portait la tête en arrière d'une certaine façon impertinente, et son regard paraissait dominer moralement les six personnes qu'il venait d'introduire.

Celles-là méritent aussi quelques lignes de silhouette.

Lorsque chacune d'elles se fut débarrassée de son manteau, le président de l'assemblée put constater combien elles étaient différentes d'aspect, de tournure, de vêtements et d'âge.

Le premier entré, et qui s'était assis tout près de la table, était un homme de cinquante ans environ, grand, mince, décoré de plusieurs ordres, portant d'épaisses moustaches feintes en noir avec soin, et une perruque de même couleur qui couvrait son front dégarni par l'âge.

Sa mise était celle d'un homme du monde, ayant conservé dans la vie civile l'adivolture pimpante d'un officier.

Le président lui dit :

— Bonjour, major, vous êtes exact.

Le second des six personnages était un homme de trente ans, portant ses cheveux un peu longs, sa barbe négligée, et ayant une sorte de cachet artistique dans toute sa personne.

— Bonjour, *Phidias*, dit le président en lui indiquant une place à sa gauche.

Le troisième n'était guère plus âgé que le président.

C'était un de ces petits jeunes gens qui portent un lorgnon d'écaillé fiché dans l'œil, une moustache en croc et des manchettes; qu'on voit à toutes les premières représentations dramatiques, dans tous les concerts et dans tous les salons du demi-monde.

Mais comme le président, il avait l'œil vif, le nez droit, signe d'une volonté bien trempée, et la lèvre un peu moqueuse.

— Bonjour, baron, dit le président.

Le quatrième était bien dissemblable de tournure, d'aspect et de costume de ces trois hommes que nous venons de dépeindre.

Ce n'était point un élégant dandy, un jeune homme du monde, côtrant les comédiennes, fréquentant Tortoni et le café Anglais. C'était un domestique en livrée.

Non point cependant ce valet vulgaire, à l'air niais, qu'un fastueux dentiste ou un marchand de nouveautés affuble d'une casquette galonnée et d'un gilet rouge; mais le laquais d'autrefois, le Frontin de bonne maison, le valet effronté qui reçoit les confidences de son maître et lui donne parfois des conseils, l'homme enfin entre deux âges, encore vert-galant pour les femmes de chambre, et pouvant, à la rigueur, jouer les oncles de province et les notaires du village.

Le salut que lui adressa le jeune président eut quelque chose de maçonique et de mystérieux, qui prouvait qu'il était haut placé dans son estime.

Le cinquième avait une physionomie étrange: c'était presque un vieillard, mais un vieillard robuste, vigoureux, dont les cheveux grisonnants couvrant à profusion le front étroit et fuyant, dont le petit œil gris pétillait d'un feu sombre, et dont les larges épaules, la taille courte et trapue, les fortes mains, trahissaient l'homme habitué à de rudes exercices.

Son visage était coururé de bizarres cicatrices. Avait-il eu la petite vérole, s'était-il brûlé avec le vitriol ou de la poudre, avait-il été défiguré par quelque horrible maladie?

Mystère.

Toujours est-il que cet homme avait un aspect repoussant et dur, même dans sa toilette, qui était d'une recherche exagérée et de mauvais goût.

Il était vêtu comme pour aller au bal: habit noir, gilet blanc, sur lequel était fastueusement étalée en deux doubles une énorme chaîne de montre, bottes vernis enfermant des pieds énormes qui semblaient se souvenir du sabot, poignets de chemise odieusement rabattus sur les manches de l'habit.

Les mains rouges, calleuses, aux ongles déformés, étaient nues et paraissaient ignorer l'usage du gant.

Enfin le dernier de ces six personnages était, au contraire, ce que l'art et la fantaisie réunis auraient pu rêver de plus idéal.

Était-ce un héros! Était-ce le produit mystérieux des amours d'un rajah de l'Inde avec une anglaise aux épaules d'albâtre? Était-ce quelque fier hidelgo dans les veines de qui coulait le sang des Maures de Grenade?

Nul n'aurait pu le dire.

Il était grand, brun et presque olivâtre; ses cheveux crépus avaient, comme sa barbe, qu'il portait courte et très soignée, un reflet bleuâtre d'aile de corbeau.

Ses traits, d'une parfaite régularité, et dont l'ensemble résumait un type de beauté merveilleuse, étaient éclairés par un regard ardent, fascinateur, étrange.

Dans le monde où il vivait, ce personnage, sur lequel nous reviendrons bientôt, et dont nous dirons l'origine transatlantique, avait été surnommé *Chérubin le Charmeur*.

Quand ces six personnes se furent assises, le président prit place au fauteuil qui lui était réservé, et salua tout le monde comme il avait salué chacun en particulier.

— Messieurs, dit-il, notre association, fondée sous le titre de *Club des Valets-de-Cœur*, se compose de vingt-quatre membres, la plupart inconnus les uns aux autres, ce qui est une garantie de discrétion.

Les six associés, qui ne s'étaient jamais vus, se regardaient avec une mutuelle curiosité.

— Chacun de vous, poursuivit le président, a pu prendre connaissance des statuts du club avant d'entrer parmi nous; vous savez donc que la première des conditions est une obéis-

sance passive au chef mystérieux et inconnu de tous, excepté de moi, et dont je ne suis que l'humble intermédiaire.

Les six membres du club s'inclinèrent.

— C'est donc, continua le président, un ordre du chef qui vous réunit ce soir ici, afin que vous puissiez connaître; car vous allez être obligés de travailler presque en commun. Nous sommes sur la voie d'une opération qui pourrait avoir des résultats fabuleux.

A ces mots, il y eut un vif mouvement de curiosité dans l'assemblée.

— Quels sont les plans du chef? reprit le président, c'est ce que je ne sais qu'imparfaitement, c'est ce qu'il m'est interdit de vous dire. Mes pouvoirs consistent à vous donner vos instructions...

Alors le président se tourna vers celui des assistants qu'on nommait le major:

— Major, lui dit-il, vous allez beaucoup dans le monde?

— Beaucoup, répondit le major.

Le président parut consulter ses notes écrites en caractères hiéroglyphiques:

— Allez-vous, dit-il, chez la marquise Van-Hop?

— Oui, répondit le major.

— Alors, vous êtes invité à son bal de mercredi prochain?

— Très certainement.

— La marquise n'est-elle point une femme d'à peu près trente ans, orpheline de l'Amérique espagnole, mariée à un Hollandais?

Le major fit un signe de tête affirmatif.

— Elle est fort riche, dit-on.

— Six ou sept cent mille livres de rente.

— Elle aime les arts et les artistes; on dit même qu'elle a eu la fantaisie, depuis un an ou deux, de prendre des leçons de sculpture?

— Je suis son professeur, répondit celui des six associés que le président avait salué du nom de Phidias.

— Très bien. Je m'en doutais.

— Le marquis Van-Hop est un homme de quarante ans, dogmatique et taciturne... On le dit jaloux?

— Très jaloux, répondit le major. Et cependant il n'a aucun raison de l'être; la marquise est irréprochable.

— Major, dit le président, vous présenterez chez la marquise, mercredi prochain, M. Chérubin que voilà.

Et le président désigna du doigt le sixième personnage, celui dont la beauté était merveilleuse.

Puis il reprit:

— La marquise n'est-elle point fort liée avec une femme de trente-cinq ans environ, veuve depuis deux ans, et qu'on nomme madame Malassis?

— Je le crois, dit le major. J'ai même rencontré plusieurs fois la veuve chez la marquise aux réceptions intimes.

— Madame Malassis, poursuivit le président en compulsant ses notes, a été, dit-on, du vivant de son époux, à moitié légère.

— Oh! à moitié... fit le major.

— Mais, disent toujours mes notes, la marquise l'ignore complètement, et elle tient madame Malassis pour la plus honnête des femmes, d'autant que la veuve est recherchée assidûment par le vieux duc de Château-Mailly, qui la veut épouser, et ne craindra point de l'instituer par testament sa légataire universelle, au détriment de son neveu le comte de Château-Mailly, qui commence à se ruiner...

— Qui achève, plutôt, dit le major.

— Soit, répondit le président.

Alors il se tourna vers le cinquième des associés, celui-là même dont la mise prétentieuse, la figure étrange et brutale, et la stature athlétique faisaient une sorte d'hercule endimanché:

— Madame Malassis, lui dit-il, cherche un homme de confiance qui puisse remplir auprès d'elle les doubles fonctions d'intendant et de maître d'hôtel, une sorte de maître-jacques

qu'elle payera le moins cher possible, et qui aura chez elle une besogne d'enfer. Madame Malassis n'est pas riche, mais elle veut représenter. Vous vous rendrez demain chez elle, rue de la Pépinière, 41, et lui direz que vous avez appris indirectement qu'elle cherchait un intendant.

L'homme aux larges épaules s'inclina.

— Quant à vous, poursuivit le jeune président en s'adressant au laquais en livrée, vous avez été chassé hier de chez le vieux duc de Château-Mailly ?

— C'est-à-dire, fit le laquais, que je me suis fait chasser, pour me conformer aux instructions que vous m'aviez données.

— C'est ce que je voulais dire ; mais vous avez oublié de rendre au duc une clef qu'il vous avait confiée.

— La clef du jardin de la maison No 41, rue de la Pépinière ?

— Précisément.

— En outre, vous devez avoir, bien que vous n'avez passé que trois mois au service de M. de Château-Mailly, une connaissance parfaite de ses habitudes, de l'emploi de son temps, de ses goûts, de ses manies ?

— Quand je sers un homme, je l'observe tout d'abord.

— Donc vous l'avez observé ?

— Je le sais par cœur.

— Très bien ; on vous demandera des renseignements en temps et lieu. Pour le moment, vous allez passer dès demain chez un serrurier qui est établi rue de Lappe, au coin de la rue du Faubourg-Saint-Antoine ; vous entrerez dans sa boutique, et lui direz simplement : " Te souviens-tu de Nicolo ? " A quoi il vous répondra : " Je l'ai vu guillotiner."

— Est-ce tout ? demanda le laquais.

— Vous lui présenterez la clef que vous avez gardée...

— Ah ! je comprends...

— Et vous le priez de vous en faire une pareille. Vous retournerez chez lui le lendemain à la même heure. Il vous remettra les deux clefs, la neuve et la vieille, et vous renverrez cette dernière à M. de Château-Mailly.

— Que ferai-je de l'autre ?

— Vous irez vous promener vers huit heures sur le boulevard des Italiens, et vous attendrez devant les bains Chinois. Vous y rencontrerez monsieur...

Le président désignait du doigt celui des associés qui résu-
mait si parfaitement avec son lorgnon dans l'œil droit et ses favoris taillés en côtelettes le type du lion du boulevard.

Ce dernier fit un geste de surprise.

— Cher associé, dit le président, madame Malassis est encore, à l'heure qu'il est, une fort belle femme, et vous auriez tort de refuser la clef que l'on vous remettra.

Le lion salua sans mot dire.

— Messieurs, acheva le président, comme vous allez tous les six travailler ensemble et à la même heure, il était nécessaire que vous fussiez présentés les uns aux autres. Maintenant, vous vous connaissez et vous pouvez vous séparer. Chacun de vous recevra de minutieuses instructions à domicile.

Et le président leva la séance et congédia les six valets-de-cœur, qui, tous, s'en allèrent l'un après l'autre et disparurent dans l'épais brouillard qui couvrait Paris.

Quand la porte d'entrée de la salle souterraine se fut refermée sur le dernier, le jeune homme qui avait présidé la séance alla pousser de nouveau les verrous ; puis, bien assuré qu'il était seul, il frappa contre une cloison en planches qui séparait ce compartiment de cave d'un autre compartiment, et dit :

— Maître, vous pouvez entrer.

Aussitôt la cloison tourna sur elle-même, faisant l'office d'une porte, et un homme enveloppé dans un grand manteau, pareil à celui que portaient les six Valets-de-Cœur, apparut, et dit d'une voix railleuse :

— Ma parole d'honneur, tu présides comme un juge, Rocambole.

— N'est-ce pas, capitaine ?

Et Rocambole, car c'était lui que nous retrouvons ainsi

métamorphosé, salua avec respect le capitaine sir Williams, c'est-à-dire le vicomte Andrea, le frère du trop crédule Armand de Kergaz.

— Oui, continua le capitaine, tu présides comme un vrai magistrat, et, l'œil collé à une fente de la cloison, je ne t'ai pas perdu de vue un seul instant... C'est à ne jamais croire que tu as été cet affreux vaurien qui fit tomber la tête innocente du pauvre Nicolo.

— Ah ! capitaine, murmura Rocambole avec humilité, vous savez bien...

— Le fils adoptif de la veuve Fipart, poursuivit le baronnet sir Williams, qui vendit la mèche du capitaine au dernier moment pour quelques billets de mille...

Et le baronnet accentuait ce reproche sans la moindre aigreur.

— Cependant, répliqua Rocambole avec flegme, vous êtes un esprit trop supérieur pour ne point comprendre et excuser ma conduite d'alors. Alors, voyez-vous, je n'étais qu'un de vos agents subalternes, vous ne m'aviez pas fait mon éducation comme aujourd'hui ; enfin je n'étais point votre fils...

— C'est vrai, drôle...

— Et puis, vous ne saviez pas ce que je deviendrais, et moi j'ignorais ce que vous étiez... un homme fort !

— Heu ! heu ! fit Andrea d'un air modeste.

— Vous veniez de perdre la partie, vous étiez ruiné ; je trouvais mon compte à vous vendre, je vous ai vendu. A ma place vous en eussiez fait autant...

— Parbleu ! dit froidement le baronnet.

— Depuis, acheva Rocambole, nous avons fait la paix, en gens qui s'aiment et s'estiment ; vous avez fait de moi un élégant, un homme du monde ; vous m'avez adopté comme votre fils. A New-York, où nous avons travaillé, vous m'avez initié à tous les mystères de notre art... Bref, aujourd'hui, c'est, entre nous, à la vie et à la mort ; je suis votre esclave... je me ferais faucher vingt fois pour vous.

— Allons donc ! fit le baronnet avec dédain, est-ce qu'on fauche des gens comme nous ?

Et il ajouta, avec ce terrible sourire qui jadis faisait frissonner Armand de Kergaz lui-même :

— Mais, trêve de reconnaissance aujourd'hui, monsieur le vicomte de Combolh... Eh ! eh ! s'interrompit-il, avoue que je t'ai joliment redressé ton nom.

— Vous êtes un homme de génie, fit Rocambole avec admiration.

— Monsieur le vicomte de Combolh, avec un *h* à la fin, cela frise la noblesse historique. Tu es d'origine suédoise, entends-tu bien ?

— Mon père, répliqua gravement le vaurien devenu gentleman, mon père, le général marquis de Cambolh, à quitté la Suède lors de l'avènement de Bernadotte au trône. Il était trop fier pour servir un étranger.

— Parfait ! dit sir Williams ; l'accent est simple, convaincu, le geste est digne. Parfait ! mais en attendant, mon drôle, donne-moi à souper, car le chef des Valets-de-Cœur meurt littéralement de faim.

— Venez, dit Rocambole ; montons chez moi. Vous allez trouver le couvert mis et de quoi vous refaire de vos austérités de la journée. Oh ! le saint homme, ajouta-t-il en riant, que mon pauvre père adoptif ! il vit de haricots et se donne la discipline...

— C'est l'incendie de ma vengeance qui coupe ! répondit sir Williams, dont l'œil étincela comme un charbon ardent. Armand de Kergaz n'en est pas quitte avec moi.

IV

Rocamboles alla à la porte et l'ouvrit.

— Venez, répéta-t-il en prenant sir Williams par la main et l'entraînant.

Il lui fit gravir sans lumière l'escalier qui conduisait à l'allée noire; puis, au lieu de suivre cette allée, il posa le pied sur les marches d'un autre escalier.

Celui-là conduisait au premier étage de la maison, qui paraissait, du reste, inhabitée.

En sortant de la cave, Rocamboles avait soufflé la lampe; de telle façon qu'il marchait avec Andrea dans une obscurité complète.

Mais, au premier étage, le président des Valets-de-Cœur s'arrêta, chercha une porte et une serrure à tâtons, introduisit une clef, et aux ténèbres de l'escalier succédèrent presque aussitôt les clartés douteuses d'une lampe à abat-jour, que le capitaine aperçut à l'extrémité d'une sorte de cabinet de toilette encombré de vêtements, de malles et de tous les objets qu'entasse un garçon dans une pièce de débarras.

Rocamboles entra. Le capitaine le suivit, et, quand la porte mystérieuse se fut refermée sur eux, ce dernier put remarquer qu'elle était si parfaitement dissimulée par un porte-manteau qu'il était impossible, à ceux qui entraient dans le cabinet de toilette par une autre issue, d'en soupçonner même l'existence.

— Vous voyez, mon oncle, dit Rocamboles, qu'à présent M. le vicomte de Cambolh n'a plus rien de commun avec cet affreux vaurien qui préside les Valets-de-Cœur et se glisse dans une cave par un escalier borgne.

Ce disant, Rocamboles se mit à rire et poussa une seconde porte.

Le baronnet sir Williams se trouva alors sur le seuil de la chambre à coucher du lion, une chambre coquette, mignonne, respirant un luxe sombre et délicat, tel qu'aurait pu le rêver une femme du monde artistique et galant.

Une épaisse moquette à fleurs d'un rouge pâle, se détachant sur un fond blanc, jonchait le sol; une étoffe de même couleur servait de rideaux et de portières. Le lit était un bijou de sculpture imitant le vieux chêne; un meuble de Loulé se dressait entre les deux croisées, surmonté d'une petite glace de Venise. Ça et là des tableaux de maître de petite dimension, une panoplie dans le fond du lit, dont les tentures étaient semblables aux rideaux, aux tapis et aux meubles.

Un grand feu flambait dans la cheminée.

— Capitaine, dit Rocamboles en avançant à son chef un immense fauteuil confortable, je vais vous faire servir auprès du feu. Nous serons plus à notre aise ici que dans le salon. Je me défie fort de mon valet de chambre. C'est une canaille d'honnête homme que je vais chasser au premier jour.

— Comme tu voudras, mon fils, répondit le baronnet avec une indulgence toute paternelle.

Rocamboles passa dans le salon, une fort belle pièce, un peu basse de plafond, comme la chambre à coucher, et gagna une toute petite salle à manger dans laquelle un valet somnait sur une banquette, et où était dressée une petite table toute servie.

— Jacques, dit-il en éveillant le laquais, roule cette table dans ma chambre, je souperai au coin du feu... avec mon oncle.

C'était ainsi que Rocamboles désignait le baronnet.

Le valet oubéit et transporta dans la chambre à coucher le souper de son maître, qui consistait en une volaille froide, un pâté, quelques douzaines d'huîtres et deux flacons de vieux vin d'une couleur jaunâtre merveilleuse. Le baronnet, qui, sans doute, ne venait point chez son élève pour la première fois, avait repris, dans son fauteuil, cette attitude pleine d'humilité et de bonhomie craintive qu'il avait chez le comte Armand de Kergaz.

Pour le valet de Rocamboles, le baronnet sir Williams n'était

plus que l'oncle Guillaume, un provincial dévot et riche dont on cultivait l'héritage.

— Tu peux aller te coucher, Jacques, dit Rocamboles.

Le valet s'inclina et sortit.

Rocamboles ferma la porte, fit glisser la portière sur sa tringle et revint s'asseoir près du feu, de l'autre côté de la table.

Le baronnet avait déjà entamé bravement la volaille froide et décoiffé l'un des flacons.

— Nous sommes seuls, mon oncle, dit Rocamboles; nous pouvons causer.

— Et nous causerons, mon fils, car j'ai de longues instructions à te donner. Mais, d'abord, où en sont tes finances?

— Les miennes ou celles du clud?

— Les tiennes, parbleu!

— Dame! fit Rocamboles avec ingénuité, elles sont basses, mon oncle. J'ai perdu hier cent louis... à mon oncle; vous me l'avez conseillé.

— Bien! très bien! il faut savoir perdre; c'est somer pour récolter beaucoup.

— J'ai trois chevaux à l'écurie, poursuivit Rocamboles, un valet de chambre, un garçon. Titine me coûte les yeux de la tête...

— Tu la quitteras. Titine est une femme vulgaire, elle lengraisse au moral comme au physique, et j'ai renoncé aux projets que j'avais sur elle. Je te trouverai mieux.

— Tout cela, poursuivit Rocamboles, sagement additionné, compose bien un budget de quarante mille livres de rente.

— Comment! drôle, fit le baronnet sans trop d'aigreur, tu dépasses ce chiffre?

— Pas encore, mais vous pourriez bien, mon oncle, faire quelque chose de plus.

— Soit, si tu travailles en conséquence.

— Dame! il me semble que je vais assez bien jusqu'ici...

— Penh! c'est selon...

Et sir Williams eut un sourire bonhomme, tout en plongeant sa fourchette jusqu'au manche dans le pâté de fose gras.

— Quand vous donneriez un billet de mille de plus...

— Par an ou par mois?

— Par mois, mon oncle.

— Mon fils, dit gravement le baronnet, Dieu m'est témoin que je ne suis pas un de ces ladres qui lésinent en affaires et font des économies de bouts de chandelle...

— Oh! je le sais bien, dit Rocamboles.

— Mais, cependant, j'entends ce que nous appelons le commerce, et j'ai un principe invariable: à chacun selon ses acures.

— Ceci est un maxime évangélique, mon oncle.

— C'est la mienne, fit le baronnet qui redevint par son attitude le grand coupable repent, le saint dont le comte et la comtesse de Kergaz vantaient les vertus. Donc, poursuivit-il, si tu gagnes le billet de mille francs mensuel que tu demandes, je ne vois aucun inconvénient à te l'accorder.

— Vous savez bien, mon oncle, que je ne boude pas à l'ouvrage.

— Ah! c'est que, dit sir Williams, il ne s'agit plus aujourd'hui d'une besogne vulgaire, de quelques chiffons amoureux à soustraire de droite et de gauche pour les revendre; nous avons mieux que cela à faire.

— Je m'en doute, mon oncle, car vous m'avez dit que l'affaire était bonne...

— Elle est colossale... gigantesque... répondit froidement le baronnet.

— Peut-on savoir?...

— Certainement, puis j'ai toute confiance en toi.

— Elle est assez bien placée votre confiance, mon oncle, dit Rocamboles avec calme; je ne suis plus assez bête pour vous trahir; on ne se brouille pas avec le génie.

— Il est certain, dit le baronnet avec son calme habituel, la

reconnaissance, l'affection, sont autant de mots vides de sens. De toi à moi, il y a des intérêts. L'amitié vraie n'a pas d'autre loi.

— Vous parlez d'or, mon oncle.

— Si tu trouves mieux que moi, c'est-à-dire un homme plus fort, plus intelligent, qui t'estime autant que je le fais et t'offre plus d'avantages, tu serais un niais de me rester fidèle.

— Je n'ai jamais été niais, dit Rocambole en versant à boire au baronnet.

— Mais comme tu ne trouveras pas, je ne vois aucun inconvénient à te confier une partie de mes plans.

— Voyons !

— D'abord, dit sir Williams, procédons par ordre et remontons un peu haut. Comment as-tu trouvé ma petite comédie pour rentrer dans le domicile fraternel ?

— Oh ! parfaite, dit Rocambole avec l'accent d'une sincère admiration. L'évanouissement sur la route était si merveilleusement joué, que si je n'avais été précisément le postillon, vous eussiez été écrasés... La scène de reconnaissance, le repentir, les remords, la vie pénitente, tout cela est très fort, mon oncle.

— N'est-ce pas ? fit sir Williams, satisfait des éloges.

— Seulement, reprit Rocambole, je ne comprends pas que vous avez la fantaisie de continuer longtemps ce rôle. Ce doit être assommant de vivre éternellement au sein de la vertu.

— Peuh ! on s'y fait. Il faut bien, du reste, que je prépare ma petite vengeance et ils sont sur ma liste.

Et le baronnet compta sur ses doigts.

... Il y a d'abord Armand... à tout seigneur tout honneur.

— Vous savez, dit Rocambole, que j'ai à son service un joli coup de couteau.

— Pas encore... Diable ! comme tu y vas... L'enfant hériterait... et puis, Jeanne ne m'aime pas encore, et il faut que Jeanne m'aime.

Le sourire infernal qui passa alors sur les lèvres du baronnet eût glacé d'épouvante le comte Armand de Kergaz.

— Après lui, dit sir Williams continuant son énumération, nous avons mademoiselle Baccarat. Oh ! celle-là, le jour où j'o la tiendrai, elle versera des larmes de feu, et regrettera de s'être évadée de chez Blanche.

— Une belle fille, cependant, observa Rocambole, mais qui a fait une vilaine fin. Si elle avait été gentille, elle avait un bien bel avenir... Une femme comme elle dans vos mains, mon oncle, aurait fait un fier chemin !

— J'en ai une de ce genre à ma disposition.

— Oh ! oh ! la verrai-je ?

— On vous la donnera si vous êtes sage, répondit le baronnet avec cet accent bonhomme d'un père qui promet un jouet à son fils.

— Ma parole d'honneur, mon oncle ! s'écria Rocambole ému si la sensibilité n'était pas une bêtise indigne de gens comme nous, je vous baiserais les mains. Vous êtes une crème d'oncle.

— A la mode bretonne, répondit Sir Williams en riant. Mais comptons toujours... Après Baccarat, tu penses bien que j'oublierai pas notre ami Fernand Roener. Celui-là n'a pas voulu aller au bagné innocent... eh bien, on l'y enverra coupable. Il est trop riche pour devenir voleur, mais on en fera un assassin. Tu le sais l'amour est une chose utile.

— Et mademoiselle Hermine ? interrogea Rocambole.

— Mon cher, dit le baronnet avec un calme terrible, quand j'ai daigné songer à une femme que je n'aimais pas pour en faire la mienne, et que cette femme m'a refusé, elle peut être assurée d'une chose, c'est que je creuse à ses pieds, et peu à peu, un gouffre où elle engloutira son honneur, sa réputation, son repos et toute sa vie à venir.

— Et de trois ! fit Rocambole.

— Puis, continua le baronnet, nous ferons évidemment quel que chose pour cet honnête Léon Rolland, un imbécile qui m'a fait tuer mon pauvre Colar.

— Et Cerise ? demanda le vaurien.

— Entre nous, dit sir Williams, je n'en veux pas à Cerise. Seulement, cette vieille canaille de Beaupréau, pour qui j'ai toujours un faible, en est amoureux comme au premier jour, et je lui ai fait des promesses.

— Est-ce tout ? demanda Rocambole.

— Oui... je crois.

— Mais... Jeanne ?

— Oh ! celle-là, dit sir Williams, je ne la hais pas... je l'aime !

Ce mot, dans la bouche du terrible chef des Valets-de-Cœur c'était, dans un ténébreux avenir, l'arrêt de mort du comte de Kergaz.

— Mon oncle, dit Rocambole, pourrait-on savoir ce que vous comptez faire à l'endroit de tous ces gens-là ?

— Non, répondit nettement le baronnet, et cette question est une niaiserie dans ta bouche. Tu ne sais donc pas, mon fils, que l'homme qui veut se venger doit se taire à lui-même le secret de sa vengeance ? On peut dire à un associé le mot d'une affaire ; l'énigme d'une vengeance, jamais.

— Ainsi, vous continuerez à porter la nuit un cilice inoffensif.

— Sans doute.

— A vous affubler de cette houppelande, et à fumer, l'hiver, dans une chambre sans feu ?

— Oui.

— A travailler douze heures par jour pour tenir les écritures d'un boutiquier ?

— Non, car mon bien-aimé frère Armand vient de me donner une autre besogne.

— Vous aurait-il fait son intendant ? demanda railleusement Rocambole.

— Mieux que cela, mon fils. Il m'a nommé le chef de sa police.

Rocambole, qui élevait son verre à ses lèvres en ce moment le reposa brusquement sur la table et partit d'un grand éclat de rire.

— Pas possible ! s'écria-t-il.

— Oui, mon fils, continua le baronnet dont l'œil brillait d'une infernale joie, voilà jusqu'à quel point cet homme est fort : il a une police... tu sais, par Satan, quelle police ! une réunion de sours et d'aveugles. Cette police a mis la main sur le seul document que j'aie cru devoir laisser courir le monde, c'est-à-dire une petite note concernant les Valets-de-Cœur.

— Sang Dieu ! fit Rocambole en sautant sur son siège, qu'avez-vous fait là, mon oncle ?

— Une bien belle chose, mon fils... J'ai posé un paratonnerre car, écoute-moi bien, si bête que soit la police d'un philanthrope, elle peut avoir des hasards, de la chance, laisser couler un avis utile dans l'oreille d'un préfet de police, — enfin devenir embêtante à un moment donné...

— C'est vrai, dit Rocambole, touché de la justesse du raisonnement.

— Or, poursuivit sir Williams, le meilleur moyen de paralyser cette police était de la diriger. J'ai adopté ce moyen. J'ai laissé traîner un document en bon lieu. Ce document parlait des Valets-de-Cœur, de leur association et de leur but. Là s'arrêtaient les détails. Armand, cet homme fort, ses empressés de me confier la grave mission de découvrir les chefs de la bande, ses moyens d'action, ses statuts.

— Eh bien, demanda le président des Valets-de-Cœur, qu'en ferez-vous ?

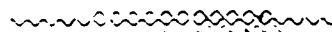
— Je démasquerai ces bandits.

— Hein ? fit Rocambole stupéfait.

— C'est-à-dire que tu affilieras quatre ou cinq drôles auxquels nous ne dirons que peu de chose, à qui nous donnerons une besogne insignifiante... puis je les prendrai sur le fait, et la police correctionnelle ou le tribunal mystérieux de mon bien-aimé frère en feront bonne justice. Cela fait, l'association des Valets-

IMPRIMERIE
DU
SYNDICAT MONT-ROYAL

968 RUE ONTARIO
MONTREAL



Circulaires,
Tetes de comptes,
Tetes de lettres,
Cartes d'affaires,
Pamphlets
Calendriers, Etc, Etc.

❖ Ouvrages de Couleur et de Luxe. ❖

A des prix tres moderes

Les ordres recus par telephone ou par la poste recevront la plus grande attention.

Imprimerie du Syndicat Mont-Royal

968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

TELEPHONE BELL 6256.